

— Merci, monsieur. », cria Jean d'un air joyeux.

Et il partit pour chercher Jeannot, qu'il trouva endormi sur la paille dans l'écurie.

« Jeannot, vite, lève-toi, partons, M. Kersac t'attend. »

Jeannot se frotta les yeux, dormait encore à moitié. Jean parvint à le réveiller et à l'entraîner dans la cour où attendait Kersac.

« Allons donc ! cria Kersac. Avance, traînard. Tire-le, Jean ; donne-lui une poussée. »

Jeannot, tout à fait réveillé par ces cris, monta assez lestement dans la carriole et s'y établit pour se rendormir, pendant que Jean s'établissait près de Kersac. Ils partirent au grand trot.

## V

## L'ACCIDENT

KERSAC. — Tu m'as porté bonheur, mon garçon ; j'ai fait une affaire magnifique avec mes pstits cochons. De la plus belle espèce : ils viennent de Kermadio. J'en ai eu quarante pour deux cent quarante francs là six francs pièce ; ce que j'aurais payé partout ailleurs quatre à cinq cents francs pour le moins. Si je fais aussi bien à Malansac, j'aurai fait une fière journée.

JEAN. — C'est le bon Dieu qui vous a récompensé, monsieur, de votre charité envers nous.

KERSAC. — Et c'est pourquoi je dis que tu m'as porté bonheur.

JEAN. — Pas moi seul, monsieur, Jeannot est de moitié.

KERSAC. — Hem ! hem ! tu crois ? Il n'a pas une mine à porter bonheur. Regarde-le donc ; il dort comme un loir, et, tout en dormant, il boude et il rage. »

Jean se retourna en souriant et trouva, en effet, une mine si irritée et si maussade à son cousin Jeannot, qu'il ne put s'empêcher de rire tout haut ; sa gaieté gagna Kersac, que son marché de petits cochons avait mis de bel humeur, et tous deux rirent si bruyamment que Jeannot se réveilla. Il regarda autour de lui.

« Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi riez-vous si fort ? »

On riait trop pour pouvoir lui répondre, ce que Jeannot trouva mauvais ; il se recoucha, referma les yeux, et les rouvrit de temps en temps pour leur lancer un regard irrité, qui ne faisait qu'excoiter les rires de Jean et de Kersac.

Le cheval trottait toujours ; Kersac remarqua qu'il avait beau poil, qu'il avait été bien bouchonné, bien soigné.

« Sais-tu, mon garçon, que tu me reviens beaucoup ? dit-il à Jean. J'ai bonne envie de te garder. »

JEAN. — Oh ! monsieur, c'est impossible !

KERSAC. Pourquoi donc ?

JEAN. — Et Jeannot ?

KERSAC. — Tiens, c'est vrai ! Ce diable de

Jeannot ? Je voudrais bien t'en voir débarrassé.

JEAN. — Il ne m'embarrasse pas, monsieur, au contraire ; je sais que je lui suis utile.

KERSAC. — Il ne peut pas en dire autant pour toi... Ecoute Jean, ajouta-t-il après quelques instants de réflexions, veux-tu faire une chose ? Ne va pas à Paris, reste avec moi ; je te serai un bon maître ; j'aurai soin de ta mère. Et je ramènerai ton Jeannot chez lui.

JEAN. — Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très reconnaissant, mais je ne peux pas, monsieur.

KERSAC. — Pourquoi ça ?

JEAN. — Parce que maman m'a fait partir pour m'envoyer à Paris ; mon frère Simon nous attend tous deux, Jeannot et moi. Il faut que j'obéisse à maman ; je ne sais pas quelles sont ses raisons pour nous envoyer à Paris ; peut-être serait-elle mécontente si j'entrerais chez vous sans l'avoir consultée. Et puis, le pauvre Jeannot, que deviendrait-il sans moi ?

KERSAC. — Il resterait au pays ! Pas plus malheureux que ça.

JEAN. — Mais, monsieur, ma tante n'a pas de quoi le nourrir, ni maman non plus. Il faut qu'il travaille ; et chez nous, nous ne trouvons pas d'ouvrage.

KERSAC. — Alors n'en parlons plus. Peut-être te retrouverais-je plus tard, et sans Jeannot, pour le coup. Il dort toujours, le paresseux ! »

Jeannot ne dormait pas, il avait tout entendu ; la générosité de Jean le toucha : il se permit de lui venir en aide à l'avenir et de ne plus être maussade comme il l'avait été.

La route s'acheva gaiement pour Jean, qui questionnait Kersac sur le pays qu'ils parcourraient. Celui-ci répondait amicalement et revenait sans cesse sur son désir de l'avoir à son service. Jean le remerciait et répétait son refrain :

« Et Jeannot ?? »

Si bien qu'en arrivant à Malansac, Kersac ne pouvait plus souffrir Jeannot, qui le lui rendait bien.

« Pourquoi ce méchant homme veut-il absolument forcer Jean à m'abandonner ? se demandait Jeannot. Il n'est pas possible qu'il tienne beaucoup à Jean, qu'il ne connaît pas ; c'est donc pour le plaisir de me faire du mal, pour me jeter tout seul sur la grande route ! Que je déteste cet homme ! Si jamais je le rencontre quand je serai grand et fort, je lui jouerai un tour, un mauvais tour, si je le puis. »

Ils arrivèrent à Malansac. Jean offrit à Kersac de soigner son cheval encore cette fois ; Kersac accepta.

Il était près de huit heures, mais il faisait grand jour encore. Lorsque Kersac, aidé de Jean, eut fini d'arranger son cheval, il lui proposa de faire une promenade hors de la ville,